Document generated on 05/15/2024 6:11 a.m.

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Les auréoles

Benoit Jutras

Number 136, February 2013

Ouvrir le XXIe siècle : anthologie de 80 poètes québécois et français

URI: https://id.erudit.org/iderudit/68594ac

See table of contents

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Jutras, B. (2013). Les auréoles. *Moebius*, (136), 93–95.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Benoit Jutras

Les auréoles

Pourquoi la terreur est un repas de joie
qui fume à en laver mon âge
je ne le dirai pas
c'est le matin des x pâles
comme une phrase pour pénitent
je me rappelle au bas ordre de dire
je suis la pulpe et l'aveu
d'un soleil qui veut la guerre.

Je suis ici sans demander pardon, avec la forêt en forme de requiem que j'avale, je nourris mes nerfs. Je n'ai qu'une couleur pour vivre et elle me mâche comme un astre d'homme. C'est moi l'état de tous les états et je n'ai pas de solitude, j'ai une géométrie à douze reflets dans ma tête de ciguë, ma tête de gel, et chaque jour je joue à ne plus jamais bouger. J'offre ma bouche au sort et mon corps aux radiations. Je fais l'amour au calme plat.

De dos je suis un épouvantail d'enfant, de face un œil qui ne veut pas comprendre. On m'a dit écrasé, rabattu, semelle et brique, plaque du déshonneur. Mais mon corps est simple et franc et mon nom a l'odeur d'un siècle d'oiseau. Je suis fait de cuivre et de voyages, de vérités qui connaissent le feu. Comme une phrase de violon, j'apprends à disparaître. Je suis de l'école des lumières qui patientent.

Mon sac est plein de volcans et de calculs
d'autant d'épées endormies taisez-vous
j'invente ma chaleur je ne veux pas d'or
je veux mon chien triste pour le voyage d'un seul pas
ouvrez-le mon visage faites-le il n'y a rien
je n'ai jamais été vert dans les campagnes
j'ai craché le pastel des atomes et les chaises de sept ans
pour que vienne la noce maigre d'avoir lieu
nu comme un état mystère.

Je suis la preuve d'une étoile hésitante
je suis en série le rêve complet mangé craché
de la petite viande de Dieu sans armistice
je suis fait d'ardoise propre et de chiens maigres
comme d'un mur porteur volé aux mystères russes
je ne joue pas à inventer des morts d'homme
je suis impur et froid
comme un métier d'enfant.

Je suis né dans une rivière comme une chose vaincue, une chose claire. J'ai été homme et force et sabbat pendant longtemps, petit corps simple de la famille des silences. Je me refuse et m'invente, deviens chaque jour bestiaire, noce de papier. Je n'ai plus de maison, je n'ai plus mal, j'ai un fossile en moi qui me tient lieu d'étoile. C'est moi le mystère des fatigues. Je ne veux pas d'une autre vie.